

MICHEL CHIHA

Fondement Humaniste de l'Ordre Politique

Par Antoine Courban

A Cheikh Michel Bechara El-Khoury
Humaniste. Grand commis de l'Etat.

Préambule

Je n'ai pas connu personnellement Michel Chiha. Ma rencontre avec lui est une rencontre d'outre-tombe, grâce à feu mon ami le Professeur Jean Salem. Pendant plus de 15 ans, Jean venait régulièrement et fidèlement à la maison, tous les dimanches au soir. Durant quelques heures, nous avons l'habitude de pratiquer cet art de la conversation sur les sujets les plus divers mais qui, de manière insistante, préoccupent l'humaniste : le sens d'une certaine vision du monde et de l'homme ; vision dont dépend étroitement le mode de vie en commun des hommes sédentaires, nomades ou primitifs.

Rythmées par l'invariable retour des saisons, nos conversations dominicales convergeaient toujours vers les questions de la vie publique au nom du principe que Thucydide, dans *l'Histoire de la Guerre du Péloponèse*, proclame par la bouche de Périclès : *Nous sommes les seuls qui pensons qu'un homme qui ne s'occupe pas de politique ne peut être considéré comme un citoyen paisible mais comme un citoyen inutile*. L'humaniste authentique, de par son esprit universel, est un homme naturellement ouvert à la culture éclectique et au savoir encyclopédique. Mais, et parce qu'il en est ainsi, il demeure tiraillé par la tension qu'implique une certaine échelle de valeurs qui le pousse, en permanence, à la recherche du bien commun, c'est-à-dire à être un *politês* (homme de la polis/cité/urbs/civitas) et non un *idiotês* (homme replié sur soi). Par ce trait le singe hominisé, membre de la communauté politique, s'humanise progressivement en vertu de son engagement dans la vie publique et de sa solidarité particulière avec les cultures des hommes, de tous les hommes passés, présents et à venir.

Cette dimension **universelle** et historique de l'âme de l'humaniste ne fait pas de lui un idéaliste rêveur uniquement préoccupé des choses du ciel comme Thalès de Milet qui, observant les nuages, ne vit pas le puits dans lequel il finit par tomber au grand éclat de rire d'une servante thrace qui se trouvait près de la margelle.

L'humaniste est avant tout en communion avec le réel concret à partir d'un lieu, celui de sa propre ville ou de sa patrie qu'il aime de toutes ses forces. C'est cet amour, *hic et nunc*, qui pousse son âme et son esprit, à se promener à partir d'un lieu d'origine vers les **confins universels** de la création et de l'histoire des hommes. Tel semblait être le cas de Michel Chiha, un humaniste du Liban, authentiquement patriote et esprit universel. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que l'appartenance et l'attachement à l'espace citoyen **dépassent** largement la gangue des champs boueux où on a **vécu**, ainsi que le territoire urbain auquel on appartient. Chacun de nous emporte avec lui aux quatre coins du monde, le territoire de sa cité ou de sa patrie à la semelle de ses chaussures. Ce point d'origine qui emporte l'âme de l'humaniste en un mouvement centrifuge était, pour Chiha, le Liban comme l'était Venise pour Marco **Polo. Italo** Calvino raconte une entrevue extraordinaire entre ce dernier et l'empereur Kublaï Khan :

- *Sire, désormais je t'ai parlé de toutes les villes que je connais.*

- *Il en reste une dont tu ne parles jamais.*

Marco Polo baissa la tête.

- *Venise, dit le Khan.*

- *Chaque fois que je fais la description d'une ville, dit Marco Polo, je dis quelque chose de Venise [...], pour distinguer les qualités des autres, je dois partir d'une première ville qui reste implicite. Pour moi, c'est Venise¹.*

Grâce à la fantaisie et la scansion de nos échanges au jour tombant, la pénombre sereine de ma bibliothèque finissait par se dissiper en s'éclairant de la douce et chaude lumière de ces rencontres à trois, car Michel Chiha était invariablement présent en esprit. Ces moments privilégiés m'ont permis d'apprécier le partage de cet humanisme authentiquement

¹ Italo Calvino, « *Les villes invisibles* », 1974, Editions du Seuil, Paris, traduit de l'italien, p 104.

articulé, qu'on peut appeler intégral afin de le distinguer de l'humanisme polarisé, tant anthropocentrique que théocentrique.

DIFFICULTES D'UNE DEFINITION

Rien n'est aussi ambigu que le concept d'humanisme tant il renvoie à des réalités culturelles diverses et souvent contradictoires. Cette difficulté ne tient pas à une polysémie du vocable. Elle résulte d'une vision donnée de l'homme qui se dégage, sur les longues périodes, de l'une ou l'autre culture humaine. On a beau épuisé toutes les ressources possibles de la rhétorique et de la ratiocination, la notion d'humanisme demeure, en dernière analyse, la réponse à la problématique suivante : l'homme est-il le sujet ou l'objet de l'Histoire ? L'homme est-il une personne unique, à la dignité inaliénable, doté d'une ipsité indépassable ; ou est-il simplement un individu, marqué par une identité que lui confère, historiquement et de manière contingente, l'héritage culturel de la collectivité dans laquelle il est immergé ?

Il n'y a pas de questionnement plus tragique que celui-là et c'est tout le drame de l'humanisme des Lumières qui a fait le choix de l'optimisme historique et s'est retrouvé dans l'impasse des convulsions des idéologies totalisantes qui ont coûté si cher à l'humanité, depuis le XIX^e siècle, au nom même de l'humanisme. Cet optimisme historique fut le résultat de longs siècles de sécularisation du christianisme que la culture européenne a entrepris depuis le XIII^e siècle, ce qui a mené à l'idée de progrès mais qui a, aussi, abouti à la divinisation de la société.

Cette tragédie, aux dimensions de l'Histoire, se profile tout au long de la pensée de Michel Chiha. Son humanisme n'est point anthropocentrique comme celui de la sophistique

grecque et du fameux « *L'homme est la mesure de toute chose*² » de Protagoras d'Abdère. On retrouve cette même apologie de l'homme dans le chant d'entrée du chœur de l'Antigone de Sophocle : « *Entre tant de merveilles du monde, la grande merveille, c'est l'homme*³ ». Des siècles plus tard, Pic de la Mirandole chantera le courant humaniste moderne dans son célèbre « Discours sur la Dignité de l'Homme » (*De Dignitate Hominis*). Il y écrit, notamment : « *J'ai lu dans les livres des Arabes, qu'on ne peut rien voir de plus admirable dans le monde que l'Homme*⁴ ».

Est-ce à dire que l'humanisme est un chant de victoire à la gloire de l'homme ? Tel est le piège, ou l'impasse, de l'humanisme athée ou anthropocentrique, remarquablement analysé par Henri de Lubac, et qui a abouti à poser un ego humain autiste et altruicide (altéricide), jeté dans l'immensité d'un monde qui lui est étranger, en face à face belliqueux avec l'ego divin. Leszek Kolakowski surnomme cette confrontation prométhéenne entre l'homme et Dieu : « Horreur Métaphysique⁵ ».

Quant à l'humanisme dit théocentrique comme l'appelle Jacques Maritain, il est entièrement centré sur Dieu en dehors duquel l'homme ne peut être ni vu ni conçu. « *Je suis un Dieu jaloux*⁶ » proclame le monothéisme biblique. Cette conception radicale du judaïsme antique a été assumée par l'Islam mais aussi par la scolastique médiévale, aristotélicienne et thomiste. Cette dernière voit dans la cité des hommes un projet sacré dont la finalité est de reproduire, ici-bas, une représentation symbolique et figurative du royaume de Dieu. C'est cela qui mènera, depuis la Renaissance, à la polarisation anthropocentrique du courant humaniste.

LA GUERRE METAPHYSIQUE

² Nous ne possédons que quelques fragments de l'œuvre de Protagoras. La citation complète est « L'homme est la mesure de toute chose : de celles qui sont, du fait qu'elles sont ; de celles qui ne sont pas, du fait qu'elles ne sont pas. », elle est reprise par Platon dans le Théétète. L'énoncé est repris et critiqué par Socrate.

³ SOPHOCLE. *Theatre Complet*, Classiques Garnier Flammarion, Paris, p.77

⁴ <http://www.lyber-eclat.net/lyber/mirandola/pictrad.html>

⁵ KOLAKOWSKI Leszek, *Horreur Métaphysique*, 1989, Editions Payot, Paris

⁶ Exode 3 :6

Depuis le 9 septembre 2001, le monde semble engagé dans une guerre métaphysique manichéenne entre le camp du bien et celui du mal. Aujourd'hui les printemps des peuples arabes illustrent ce dilemme de manière saisissante. Tout se passe comme si l'ordre politique de la modernité cherche ses propres fondements entre deux visions extrêmes. D'un côté, un univers théocentrique où Dieu est tellement présent qu'il n'y a plus de place pour l'homme. De l'autre, une culture techno-financière où l'homme est tellement présent qu'il n'y a plus de place pour Dieu.

Il ne s'agit ni d'une Croisade ni d'un Jihad mais d'un face-à-face, sans tierce partie, entre l'homme et Dieu dans leur absolutisme respectif. L'enjeu de cet affrontement c'est l'identité individuelle. Ce serait le perpétuel combat nocturne entre Jacob et l'Ange du Livre de la Genèse, un combat entre des représentations mentales de Dieu et de l'Homme. C'est une guerre d'images, infiniment très moderne. Notre monde a remis au grenier à souvenirs les corps intermédiaires qui, jadis, pouvaient amortir le choc d'un tel affrontement. Les insoupçonnables énergies du psychisme humain peuvent enfin se donner libre cours. Plus rien ne retient l'Homme et Dieu.

Un humanisme intégral et profane peut-il constituer une issue salutaire ?

L'HUMANISME INTEGRAL ET PROFANE DE CHIHA

En dépit de sa fidélité à la synthèse scolastique, Chiha hésite à engager pleinement son humanisme sur cette voie. Son émotivité et sa sensibilité orientales sont peut-être à invoquer. L'humanisme intégral qui est le sien, est bipolaire, pas tout à fait théocentrique ni exclusivement anthropocentrique. Enraciné dans le christianisme, il ne rejoint pas complètement la vision de Thomas d'Aquin pour qui « *La personne désigne ce qui est le plus parfait dans toute la nature*⁷ », énoncé qui pourrait faire écho à Protagoras d'Abdère et Pic de La Mirandole. Son engagement dans la vie publique ne trouve donc pas sa raison d'être dans une vision sacramentelle ou messianique. Sa vision personnaliste de l'homme n'est pas

⁷ http://www.ichtus.fr/article.php3?id_article=685

aristotélicienne ou rousseauiste, en cela qu'elle ne réduit pas l'homme à une composante indissociable de la communauté politique.

Afin d'explicitier cela chez Chiha, Jean Salem⁸ évoquait l'univers de l'Énéide de Virgile entièrement rempli de l'arbitraire du destin qui préside à tout, de cet antique *fatum* qui est, tout à la fois, fatalité et providence, *deus fatum et bene placitum*.

Le vouloir supérieur qui écrase l'homme est, aussi, ce qui intervient comme générateur du devenir historique, et comme garant de ses réalisations et de sa durée. L'histoire n'est pas le devenir émancipateur qui brise les chaînes de l'antique *fatum* : elle est son autre forme. Elle métamorphose le tragique lorsque « *le destin, passif et subi, se transforme en destin assumé et construit ; lorsque rien n'étant aboli, tout pourtant devient différent* »⁹. Dans les limites de l'horizon historique, s'effectue un travail récupérateur du *fatum* car c'est le champ où se déploie la liberté constitutive de l'homme, sa capacité créatrice, son inventivité et son audace.

L'histoire est ainsi envisagée « *comme marche de l'avènement d'un ordre articulé et de son installation dans la durée. Cet ordre, est enraciné dans celui du cosmos et y participe* »¹⁰. Mais il n'en constitue pas moins un ordre de l'homme. Cet ordre historique est le fruit de l'habileté technique humaine, c'est-à-dire de la maîtrise par l'homme, grâce à sa corporéité, des forces du chaos.

HUMANISME, TRANSCENDANCE ET PRINTEMPS ARABE

Ainsi l'ordre politique trouve son fondement dans cette pulsion d'urbanité qui, jadis, poussa le « pieux Enée », parvenu au bout de ses pérégrinations, à creuser le premier sillon de la ville de Rome. La pierre angulaire d'une telle fondation n'est pas la nécessité naturelle mais l'homme lui-même dans la plénitude de son corps, de son âme et de son esprit. Nous ne

⁸ SALEM Jean, *De la Tragédie à l'Histoire. Introduction à la lecture de l'Énéide*, (1988), Cariscript, Paris.

⁹ SALEM Jean, *op.cit*

¹⁰ SALEM Jean, *op.cit*

sommes loin du cadre de l'homme réduit à un simple *cogito* cartésien chez qui la raison triomphante a élu domicile. L'humanisme intégral renoue avec la tradition patristique pour qui la gloire de Dieu sur terre s'appelle la dignité de l'homme.

C'est précisément cela que préconise la récente Exhortation Apostolique signée par le pape Benoît XVI au Liban. Au palais présidentiel de Baabda, le discours du pape Ratzinger a clairement appelé à une révision déchirante des conceptions traditionnelles des liens qui marquent l'homme, y compris les liens religieux. Il a préconisé une culture de la paix dans un renouveau de l'ouverture à la transcendance au nom de la dignité constitutive de l'homme. Benoît XVI a appelé cela « *le sceau du divin, la marque de Dieu* » en l'homme.

Cet humanisme intégral et renouvelé, se laisse deviner en filigrane dans les écrits de Michel Chiha. L'homme n'y est pas enfermé sur lui-même, ni en compétition permanente avec un arbitraire divin. Par son ouverture à la transcendance, l'homme se réconcilie avec lui-même, laisse derrière lui ses propres aliénations et jette un regard neuf sur le monde. Il va paisiblement et sans crainte vers l'autre, vers tous les autres. Cette réconciliation moderne avec la transcendance est la grande nouveauté qui devrait constituer une plateforme de dialogue avec la culture arabo-musulmane en pleine turbulence.

Dans un monde globalisé, la culture arabo-musulmane ne peut pas s'identifier à l'humanisme unipolaire (anthropocentrique ou théocentrique) de la tradition chrétienne. Elle cherche sa voie dans les violences du printemps arabe. L'humanisme intégral est son partenaire naturel et privilégié. Pour se déployer pleinement, cet humanisme intégral a besoin d'un cadre, celui de la ville qui rassemble toutes les diversités au sein d'un vivre-ensemble de chacun avec tous et non dans le cadre d'une simple coexistence entre groupes aux identités collectives plurielles.

CONCLUSION

Ainsi l'ordre politique n'est pas celui d'une chefferie tribale, il est d'abord un ordre urbain, celui de toute cité, de toute patrie, régie par la règle du droit et gouvernée selon la loi. Comment mettre fin à la guerre pour devenir citoyen ? Telle est la préoccupation de Chiha

le constitutionnaliste car tel est l'objet de la constitution de la cité qui, aux yeux d'Aristote, est antérieure à la famille et à chacun, tant « *un homme par nature est avide de guerre* ¹¹ ». D'où l'analyse méticuleuse que fait Aristote des constitutions de l'Hellade, que reprendra Jacqueline de Romilly dans « *La Grèce antique à la recherche de la liberté* » ; d'où encore, chez Thucydide, le débat magistral qu'il met en scène entre Lacédémoniens et Athéniens dans la guerre du Péloponnèse, quand la cité est débordée et que l'hégémonie l'emporte ; mais d'où, aussi et surtout, la conversion conflictuelle pour Sophocle quand le Bien conduit la lumineuse Antigone à trahir les lois de la cité quitte à subir l'opprobre de la condamnation. On comprend dès lors pourquoi la « *production du lien civil et sa projection dans l'espace public relèvent de ce que Henri Mauss appelait l'économie du don* » (Jacques BEAUCHARD).

En se dévouant à la rédaction de la constitution libanaise, Michel Chiha est allé jusqu'au bout de son humanisme. Il a fait, symboliquement, ce qu'Enée avait fait en creusant le premier sillon de la ville de Rome. Comme me le répétait Jean Salem, c'est par l'application à un tel effort que la liberté humaine est en mesure de métamorphoser l'antique *fatum* qui écrase l'homme. C'est alors que l'immuable *beneplacitum* acquiert sa forme suprême, à savoir cette *pax deorum* qui, tout à la fois, cautionne l'ordre du cosmos et celui de l'homme.

Tel est, Mesdames et Messieurs, l'humanisme intégral

Je vous remercie

Antoine COURBAN

Prononcé au Collège Saint Grégoire (Beyrouth – Jeitaoui)
Lundi 26 novembre 2012

¹¹ ARISTOTE, *La Politique*, Livre Premier